

RENATO BOCCARDO

RENZO AGASSO

DANS L'INTIMITÉ
DE JEAN-PAUL II

Vingt regards sur un homme d'exception

EdB

PRÉFACE

Raconter une nouvelle fois Jean-Paul II : ses gestes, ses paroles, nous nous rappelons tous quelque chose de lui. Il nous a accompagnés, il nous a tenu compagnie pendant près de vingt-sept ans. Les hauts faits de son pontificat ont croisé, pendant plus d'un quart de siècle, les petits événements de la vie quotidienne de milliards de personnes sur la terre. Aucun pape avant lui, et peut-être personne d'autre après, n'était ainsi entré ni n'entrera à ce point dans la maison et la vie de tant de gens.

Qui n'a jamais vu, au moins une fois, son visage en vrai, à la télévision ou dans les journaux ? Qui n'a jamais entendu son « Loué soit Jésus-Christ » par lequel il commençait toute intervention ? Nous avons, nous aussi, appris à scander les slogans affectueux des jeunes, en plusieurs langues : « *John Paul Two / we love you* », « *Juan Pablo Segundo / te quiere todo el mundo* ».

La Parole de Jésus nous demandant d'aller dans le monde entier prêcher l'Évangile n'a peut-être jamais autant résonné en nos cœurs que du temps de Jean-Paul II. Sans doute aucun messager de la Bonne Nouvelle n'a-t-il ainsi pris à la lettre la demande du Seigneur d'aller

à la rencontre de presque tous les peuples et pays de la terre. Et tous ceux qui l'ont vu en sont témoins.

Que pourrions-nous ajouter ? On conversera – et on écrira – encore longtemps sur un homme comme lui. Peut-être toujours. Maintenant qu'il est saint, il va désormais être sollicité dans la prière partout dans le monde pour intercéder auprès de Dieu, pour lui demander des miracles, pour être le compagnon de ceux qui vivent dans l'obscurité du désespoir humain. On prononcera son nom dans toutes les langues, jusqu'à la fin des temps.

Il reste encore aujourd'hui des choses à dire sur Jean-Paul II.

Dans les pages qui suivent, Monseigneur Renato Boccardo nous parle de lui. Aujourd'hui archevêque de Spolète-Nurcie, il a été un proche collaborateur de Karol Wojtyła au Vatican et dans le monde entier, comme organisateur de ses derniers voyages, dans des lieux inaccessibles de la terre et de l'âme.

Renzo Agasso

INTRODUCTION

« ALORS, QU'EST-CE QUE TU RÉPONDS AU PAPE ? »

Servir Jean-Paul II a été un tel privilège, être proche de lui a été une telle grâce que je me sens en quelque sorte redevable. Je dois parler de lui, partager ce que j'ai vécu avec lui.

Je suis fils unique, né à Sant'Ambrogio di Torino, juste sous la Sacra de saint Michel¹. Mon père était dirigeant de Fiat. Mes parents étaient très présents, mes grands-parents toujours proches. Nous étions proches de la paroisse. Après mes études primaires, je suis entré au séminaire diocésain de Suse, tout en fréquentant le lycée classique de la ville. Une fois mon baccalauréat en poche, Mgr Giuseppe Garneri, auparavant curé historique de la cathédrale de Turin, m'a envoyé à l'Université Grégorienne à Rome, pour que j'y fasse des études de théologie. Je logeais au Collège Capranica. Après que j'ai obtenu une licence en théologie, la Secrétairerie d'État a demandé à mon évêque de me mettre à la

1. Abbaye du x^e siècle surplombant la ville.

disposition du Saint-Siège. J'ai alors été invité à entrer à l'Académie Ecclésiastique Pontificale, où j'ai suivi le cursus nécessaire.

J'ai été ordonné prêtre le 25 juin 1977 à Sant'Ambrogio. En 1982, j'ai quitté Rome pour mon premier poste à la nonciature apostolique en Bolivie, où je suis resté quatre ans. Transféré à la nonciature au Cameroun où j'ai passé deux ans, je suis parti de là pour la nonciature en France. J'y suis resté trois ans. Fin 1989, j'ai été rappelé à Rome pour collaborer à l'organisation des voyages apostoliques du Pape, auprès du Bureau des célébrations liturgiques dont Mgr Piero Marini était responsable.

En 1992, j'ai été nommé responsable de la Section Jeunes du Conseil Pontifical pour les Laïcs, qui s'occupe de la mission, de la vie et de l'apostolat des laïcs dans l'Église. La Section Jeunes s'occupe en particulier de la pastorale des jeunes et de l'organisation des Journées Mondiales de la Jeunesse.

Je me rappelle bien cette veille du dimanche des Rameaux où le secrétaire personnel du Pape, don Stanislas, m'a téléphoné. Il a commencé par m'expliquer l'importance de l'apostolat des jeunes, et à quel point le Saint-Père tenait aux Journées Mondiales. Je me demandais bien pourquoi il me racontait tout ça. Il a terminé en disant : « Le Pape m'a chargé de te demander si tu accepterais d'assumer la responsabilité de la Section Jeunes du Conseil Pontifical pour les Laïcs. » C'était une grande surprise pour moi. Aussi, très étonné, je lui ai répondu : « Je peux réfléchir un peu ? » « Oui, oui, réfléchis-y », répondit don Stanislas. Étant donné que le Pape ne pouvait s'occuper de tout, j'ai supposé que la demande ne venait pas directement de lui.

Le lendemain, à la fin de la célébration des Rameaux, don Stanislas m'a rappelé : « Alors, qu'est-ce que tu réponds au Pape ? » Et moi : « Je suis très bien là où je suis, mon travail me plaît. » Il a insisté en disant : « Alors tu dis non ? » J'ai répondu : « Si le Pape le veut, je dis oui. » « Alors tu acceptes ? » « Oui, c'est bon, je suis disponible. » Mais je gardais toujours au fond de moi l'idée que la demande ne venait pas directement de Jean-Paul II. Le matin du Jeudi saint, alors qu'on se préparait pour la messe chrismale, le Pape m'a dit : « Je vous remercie d'avoir répondu à ma proposition », démentissant ainsi toutes mes pensées.

C'est ainsi qu'a commencé l'aventure des Journées Mondiales, que j'ai vécue de près, de l'intérieur même. Ma première a été celle de Denver en 1993, suivie de Manille en 1995, de Paris en 1997 et de Rome en l'an 2000. À la fin de l'année, on m'a appelé à prendre la succession du père Roberto Tucci, un jésuite entre-temps fait cardinal, dans l'organisation des voyages du Pape. Je me suis occupé des derniers, qui furent un peu plus difficiles – mais tellement significatifs – surtout dans les pays de l'Est tout juste sortis du communisme.

C'est en novembre 2003 qu'est arrivée ma nomination comme Secrétaire du Conseil Pontifical pour les Communications Sociales, ainsi que mon élévation à l'épiscopat. Je fus ordonné évêque titulaire par le cardinal Sodano le 24 janvier 2004. Le 22 février 2005, je suis devenu secrétaire général du Gouvernorat, c'était la dernière nomination de Jean-Paul II à la Curie. J'ai encore fait le premier voyage du pape Benoît XVI à Cologne, pour la Journée Mondiale de la Jeunesse d'août 2005. Les deux charges étant très lourdes, j'ai lâché les voyages et ai continué à

travailler au Gouvernorat. Jusqu'au jour de ma nomination comme archevêque du diocèse de Spolète-Nurcie, le 16 juillet 2009.

II

LA PRIÈRE

On a tout dit sur Jean-Paul II durant sa vie et après sa mort, et on l'a qualifié de toutes sortes de titres : théologien, philosophe, poète, acteur, communicateur. Tous sont vrais, mais il me semble que la définition exacte, celle qui dévoile le plus le secret de sa vie, est justement celle d'« homme de prière ».

Dès les toutes premières fois où j'ai eu l'occasion d'être proche de lui, j'ai été frappé par sa capacité à entrer en dialogue avec Dieu. Même lorsqu'il se trouvait au milieu d'un million de personnes qui chantaient, hurlaient, applaudissaient, le Pape se mettait à genoux et priait comme s'il était seul. Autour de lui, le monde disparaissait, on le voyait en dialogue avec Dieu. Je crois que là se trouve sa caractéristique fondamentale, qui explique toutes les autres. Au cours de ses déplacements ou à la maison, passant d'une pièce à l'autre dans le couloir, ou pendant ses voyages, en avion, en voiture, en bateau, en hélicoptère, il ne lâchait jamais son chapelet. Pendant tous les moments de silence ou de pause, on le voyait murmurer quelque chose. Avant

chaque célébration liturgique, que ce soit à Rome ou en déplacement dans le monde, après avoir salué les personnes présentes, s'être informé sur le programme et avoir commencé à endosser les vêtements liturgiques, il ne parlait plus et commençait à prier à mi-voix. Je ne sais ce qu'il disait, mais on l'entendait murmurer continuellement. Et ainsi pendant toute la messe. Quand il revenait à la sacristie, il se mettait à genoux par terre et, mettant la tête entre ses mains, il commençait sa prière d'action de grâce, prenant tout son temps. Bien souvent, au cours des voyages, il fallait respecter le programme. Aussi, après quelque temps, nous osions nous approcher de lui pour lui dire à voix basse : « Il faut que nous y allions. » Plus d'une fois, nous regardant, il répondit : « Un moment. » Il voulait d'abord finir sa prière, c'était là le plus important.

Dans sa chapelle au Vatican, où il célébrait la messe chaque matin, se trouvait devant l'autel un prie-Dieu avec un siège. Son secrétaire mettait sous le petit coussin où il s'agenouillait des petits papiers portant les intentions que les gens confiaient à la prière du Pape. Quand, plusieurs fois par jour, Jean-Paul II entrait à la chapelle, il soulevait le coussin, ramassait les petits feuillets et les lisait un par un, prenant ainsi dans sa prière toutes les intentions qui lui étaient confiées.

Homme de prière, donc, qui a rendu son ministère fécond parce qu'il n'a cessé de le relier à la source intarissable qu'est le Seigneur Jésus. Ce dialogue avec Dieu était pour lui source d'une sagesse particulière qui lui permettait d'interpréter les événements de l'Histoire, de pouvoir prononcer des paroles, donner des enseignements si forts et si courageux qui ont impressionné et secoué la

conscience du monde. De cette amitié profonde avec le Seigneur, il tirait sa capacité à donner des indications et orientations, à voir que rien n'arrive par hasard. Il savait relier ensemble les divers événements : combien de fois a-t-il parlé du siècle passé, commencé par une guerre, la Première Guerre mondiale, et qui s'est aussi achevé sur une guerre, toujours sur la terre de l'ex-Yougoslavie, voyant combien le mystère du mal et de l'iniquité continue à envelopper l'Histoire des hommes. Une Histoire qui ne peut être rachetée que par la présence et le sacrifice du Christ Sauveur. Le Pape savait voir comment la providence de Dieu guide les événements, même quand ils n'apparaissent pas immédiatement positifs. Cette sagesse et cette intelligence provenaient de sa communion profonde avec le Seigneur, de la forte capacité qu'il avait à entrer en dialogue avec Lui.

Il priait autant quand il était à Rome, bien sûr. Don Stanislas me racontait qu'entre le départ d'un invité et l'arrivée du suivant, dans les quelques minutes qu'il avait, le Pape égrenait son chapelet et priait deux ou trois Ave Maria.

L'autre caractéristique importante est sa grande humanité, sa spontanéité, son attention aux personnes. En 1991, alors qu'il était en vacances dans le Val d'Aoste aux Combes d'Introd, nous avons organisé une visite à Suse. Pendant la préparation, je lui parlai un peu du diocèse et de la ville. Je lui expliquai que les habitants se nomment les *Segusini*, du terme latin *Segusium*. Le terme l'avait particulièrement surpris et il ne l'avait plus oublié. Aussi chaque fois qu'il me voyait, il m'apostrophait ainsi : « Voilà le *Segusino* ! » Il était toujours attentif aux particularités de ceux qui étaient à ses côtés.

Je crois que si, aujourd'hui, le pape François peut s'exprimer de façon si paternelle et spontanée, c'est en partie grâce à l'humanisation de la figure du pape faite par Jean-Paul II. Comme lorsqu'il a annoncé à la fenêtre de l'Angélus: « Cet après-midi, je serai à l'hôpital. » C'était une chose impensable avant lui. Il a donné à la figure du pape une dimension humaine qui, jusque-là, était un peu comme en sourdine, un peu cachée, même si elle était déjà là. Rappelons-nous l'invocation de Paul VI à l'enterrement d'Aldo Moro, peu avant sa mort, où l'on voyait son humanité blessée. Mais je crois que Jean-Paul II, même avec ses ennuis de santé, a donné à percevoir l'humanité de l'homme qui est appelé à un si haut ministère.

III

OUVRIER

Dans sa jeunesse, Karol Wojtyła avait été ouvrier. Et parce qu'il avait partagé la vie des ouvriers, il a toujours été sensible à leur condition, au point de se faire le défenseur de l'enseignement de la doctrine sociale de l'Église, réclamant partout la dignité de l'homme et du travail, rappelant combien tout projet politique et économique doit avoir en son centre la personne humaine. Le développement, le progrès, l'affirmation même économique et administrative d'une entreprise, d'une société, d'un pays, doivent être respectueux de la dignité de l'homme. L'économie ne peut à elle seule assurer le véritable progrès ; il faut rechercher et promouvoir, sans se lasser, la justice, le bien commun, la solidarité.

Face à la mondialisation qui progresse, le Pape a rappelé plusieurs fois que l'Église n'a pas de formule ni de projet de société : de la même façon qu'il a condamné le matérialisme et le communisme, il n'a certainement pas approuvé le libéralisme économique. Il a rappelé aux représentants du peuple leur devoir d'être attentifs à la personne humaine, pour assurer à tous une croissance dans la sérénité et la paix.

« Les problèmes des pays les plus pauvres, a-t-il dit, ne se résoudreont pas à coups de bienfaisance, mais il faudra une juste distribution des biens de la terre à tous les hommes et pas seulement à quelques-uns. » Les problématiques du Tiers-Monde ne se résoudreont pas autour d'une table, mais trouveront un chemin de solution si tous, des chefs d'État aux individus, acceptent de partager ces biens qui ont été donnés à l'homme et à tous les hommes.

En août 2002, nous étions en Pologne pour la dédicace du sanctuaire de la Divine Miséricorde. Au cours de l'homélie, le Pape laissa ses papiers et dit : « Comment aurait-on pu imaginer que ce jeune homme en sabots qui, au terme de sa journée de travail, passait par là et s'arrêtait devant la petite chapelle consacrée à Jésus Miséricordieux pour prier un moment – comment aurait-on pu imaginer qu'il reviendrait là un jour en tant que Pape pour consacrer ce sanctuaire ? »

Il a rappelé la fatigue et l'engagement de ces journées de travail : « J'y ai appris la solidarité, j'y ai compris que personne ne peut être heureux tout seul, que chacun est responsable de celui qui est près de lui. »

C'est de cette expérience que vient l'affirmation que nous trouvons dans sa première encyclique *Redemptor hominis*, où il écrit que « l'homme est le chemin de la vie quotidienne de l'Église ». Reprenant *Gaudium et Spes* dont il avait été lui-même l'inspirateur, il disait : « Toute la grandeur de l'homme consiste dans le fait qu'il a été créé à l'image de Dieu. L'homme ne peut se trouver lui-même que s'il entre en communion avec Dieu. Seul Dieu sait ce qui est dans le cœur de l'homme et lui seul peut répondre à l'attente de vérité, de plénitude et de bonheur de sa créature. »